Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 23 (2011)
Heft: 91

Artikel: Le fardeau de l'homme blanc
Autor: Hafner, Urs
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-552857

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

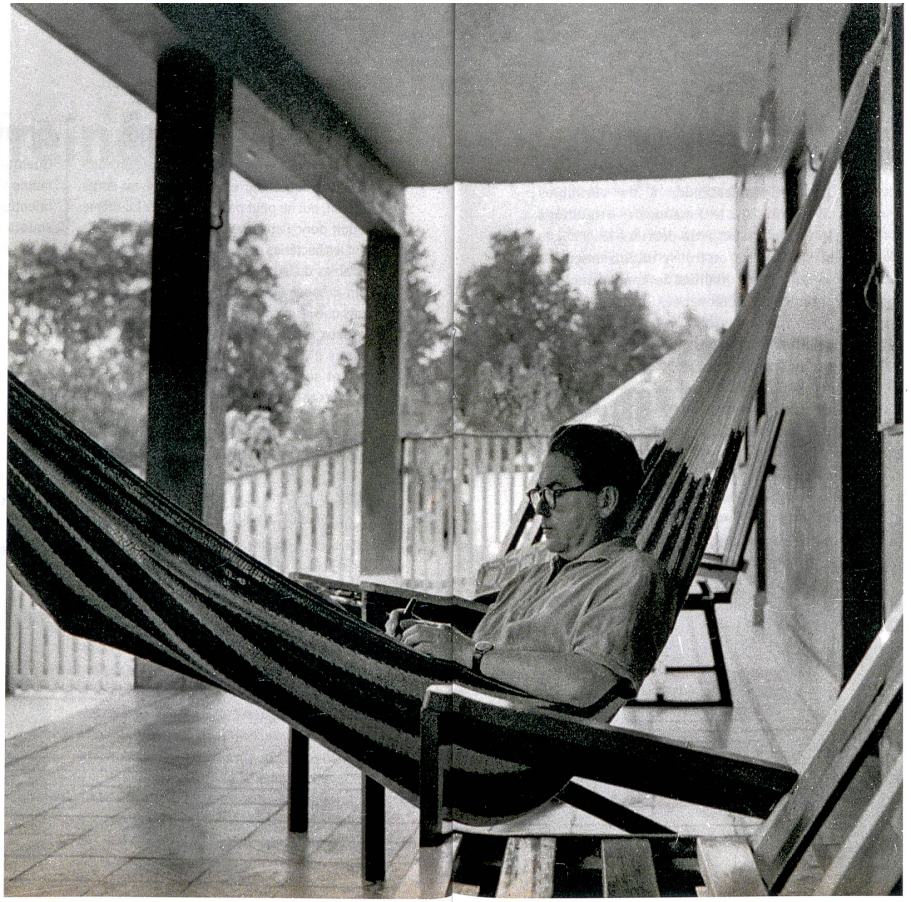
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le fardeau de l'homme blanc

Max Frisch aurait eu 100 ans cette année. Dans ses romans, l'écrivain s'est penché de manière obsessionnelle sur sa virilité, en s'empêtrant dans des clichés colonialistes. *Par Urs Hafner*



L'écrivain au travail. Max Frisch à Mexico, en 1956.
Photo : Josef Müller-Brockmann/ Archives Max Frisch, Zurich

Des nombreuses festivités qui ont marqué cette année le 100e anniversaire du célèbre écrivain suisse Max Frisch, on peut déjà tirer au moins une conclusion : un nouveau poète national est en train d'être intronisé, aux côtés de Friedrich Dürrenmatt. Les timbres et les pièces d'argent à son effigie témoignent des efforts officiels déployés pour lui rendre hommage.

Critique éclairée

Cela fait longtemps déjà que Max Frisch a intégré le canon scolaire officieux : l'écrivain est considéré comme suffisamment édifiant pour que la jeunesse s'y frotte. Les romans *Stiller* (1954) et *Homo faber* (1957), qui ont établi sa notoriété, recèlent quantité de précieux messages pédagogiques. Par exemple qu'il incombe à l'homme de s'interroger sur sa nature véritable, de ne pas limiter son intérêt à la technique, de scruter ses sentiments, ou encore de respecter les cultures étrangères. On a parlé de critique éclairée de son temps.

« Les textes de Frisch récusent pourtant souvent la critique qu'ils formulent », affirme Melanie Rohner, qui examine dans sa thèse de doctorat les constructions de l'identité chez Max Frisch, notamment dans *Stiller* et *Homo faber*. Cette chercheuse en littérature mène ses travaux dans le cadre d'un projet de l'institut de langue et littérature allemandes de l'Université de Berne. Sa démarche pour interpréter les textes de Frisch est fondée sur des approches déconstructivistes et postcoloniales.

Melanie Rohner s'intéresse à ce que ces écrits recèlent par ailleurs, au-delà de leurs messages apparents, que l'on « recycle » sans les remettre en question depuis des décennies dans les écoles et dans l'opinion publique. Elle cite par exemple Hanna, la mère célibataire dans *Homo faber*, communément considérée comme le personnage féminin émancipé de Frisch et présentée de la sorte dans le matériel d'enseignement, censé faciliter le travail interprétatif des gymnasiens. Alors que du point de vue psychologique, relève Melanie Rohner, Max Frisch fonde la volonté d'émancipation de Hanna sur un complexe d'infériorité. Si elle agit de la sorte, c'est uniquement parce qu'elle a évolué pendant son enfance dans l'ombre de son frère et qu'elle en a souffert. Par ailleurs, Frisch fait de Hanna un « archétype maternel » qui, certes, cite la théorie des sexes de Simone de Beauvoir, dont débattaient les intellectuels à l'époque, mais qui, parce qu'elle est une « magna mater », la déprécie d'emblée. « Il pèse donc un soupçon de régression sur son point de vue progressiste en matière de politique des genres », conclut Melanie Rohner. Ces messages, moins apparents mais problématiques, que l'on trouve dans les textes de Max Frisch, devraient être thématisés à l'école, estime la chercheuse. Au cours de son travail d'interprétation, Melanie Rohner n'a pas seulement identifié le regard masculin sur les rapports entre les sexes, prisonnier du conservatisme de son temps, mais aussi sur une vision traditionnelle et dépréciatrice des cultures non européennes. Or, ces deux regards s'amalgament dans un passage de Stiller, où il est question de Florence, la belle « mulâtresse » : « Son partenaire était justement un sergent café au lait de l'US Army [...] , un grand type aux hanches léonines, des jambes de caoutchouc, la bouche voluptueusement entrouverte, les yeux vides, extatiques, un type qui avait le thorax et les épaules d'un esclave de Michel-Ange, il n'en pouvait plus ; Florence dansa seule. J'aurais pu intervenir alors, si j'en avais été capable. Florence dansait toujours seule ; puis arriva un autre, il la fit tourner [...] ; Et Florence, avec un geste du bras digne d'une reine, un geste de triomphe et de bonheur tel que dans un corps incapable de s'exprimer on se sentait infirme, [...] atterrit sur le plancher [...] , on n'entendit plus alors que le son mat d'un tambour de la forêt vierge [...] , tandis qu'elle continuait de danser. Un troisième danseur vint et s'épuisa, puis un quatrième. »

Sujet de cette scène, dont la crispation a d'ailleurs quelque chose d'embarrassant pour le lecteur contemporain : le personnage principal du roman, Anatol Ludwig Stiller, observe un homme viril et une femme sensuelle, dont émane – telle est du moins son impression – un désir sexuel presque insatiable. Cette scène confronte Stiller à sa masculinité et son angoisse de l'échec. En situant le sujet dans un club de jazz, Frisch peut mettre à profit les impressions glanées au cours de ses voyages en Amérique et se poser en connaisseur d'une culture négroïde parallèle.

Un homme, un vrai

Cependant, la description de cette scène est pétrie de postures morales et de préjugés de l'époque, dont Frisch n'était pas conscient. Florence est la femme sexualisée, infantile, avec une peau couleur « café » – le prototype des denrées coloniales, écrit Melanie Rohner. Tout le contraire de Julika, virginale et frigide, que Stiller échoue à faire « fleurir » – c'est-à-dire à mener à l'orgasme – en dépit de ses efforts répétés, et dont la peau est blanche comme « l'albâtre ». D'un côté la femme noire et pulsionnelle, de l'autre la vierge blanche. Quant à Stiller, qui au cours de son périple américain change d'identité pour celle de James Larkin White, un héros de western passé maître dans l'usage du revolver, il doit « blanchir » et tuer un Mexicain basané, afin de devenir un homme, un vrai : « La formation de l'identité passe par l'altérisation », explique Melanie Rohner. Enfin, le rythme qui échauffe le sang est celui du tambour. La forêt vierge et ses nègres comme havre de la sensualité animale, dont White doit s'affranchir, car elle représente quelque chose de sale à ses yeux – un dilemme chrétien classique.

Avec son travail, Melanie Rohner n'entend pas déloger Frisch de son piédestal, mais vise une explication critique. Elle rappelle que les textes de l'écrivain ont émergé dans un contexte social donné. Or, la majorité des critiques littéraires ont éprouvé de la sympathie pour Stiller. Hermann Hesse décrivait, par exemple, ce personnage comme un « homme très sympathique, dont on aimerait qu'il suscite l'amour et la compréhension ». Friedrich Dürrenmatt, en revanche, avait qualifié les récits américains de Frisch de « cinéma bon marché ». ■